

Novembre 2006

C A H I E R C R I T I Q U E

Ma mondialisation

de GILLES PERRET

France, 2006. Documentaire. Durée : 1 h 24. Sortie le 15 novembre.

Condamné à remonter les filières jusqu'au bout de monde, le documentaire de vulgarisation économique a tourné au polar planétaire. Avec tout de même un grand manquement au genre : jusqu'au bout, le crime reste sans coupable. Fleuron de la Haute-Savoie, les usines de décolletage (fabrication de pièces de mécanique de précision) délocalisent et/ou cèdent leur capital aux fonds de pension américains sous la pression de leurs clients géants de l'automobile. Lesquels justifieront leurs exigences par la concurrence internationale. Et ainsi de suite. Rebondissant au fil de ce renvoi de balle mutuel et mondial, le montage nerveux et dense de Gilles Perret nous trimballe de Cluses en Tchèque et de Tchèque en Chine, recueillant à chaque fois les mêmes protestations d'innocence : y a pas le choix. A *Ma mondialisation* manque le corps monstrueux et sacrificiel sur lequel le spectateur pourrait soulager son impuissante colère politique.

Vraiment pas une tête de coupable, avec son sourire ado, ce jeune cadre qui vend désormais aux Chinois des machines qui leur permettront l'autonomie, et priveront de sa suprématie la vallée de l'Arve où il a appris son savoir-faire. Comment se débrouille-t-il avec sa conscience ? Réponse gênée : je fais mon boulot. Pas une mauvaise tête non plus, ce Yves Bontaz à qui la caméra emboîte le pas. Lunettes rondes à monture blanche, jovialité sans costume ni cravate, accent crypto-suisse de grand-père qu'on embrasse à Noël, délocalisateur y'a



LES FILLES DU PHOTOGRAPHE

Ma mondialisation de Gilles Perret.

pas le choix. A l'en croire il est même le premier à subir la pression. Et l'économiste Frédéric Lordon lui donnera sans le vouloir une caution scientifique en parlant d'un système qui angoisse tout le monde et forme une grande communauté non dialectique de consommateurs de Temestat.

Tout de même, Bontaz rit décidément très fort autour de la table où le cinéaste a réuni quelques patrons ou ex-patrons de la vallée pour une conversation soutenue par un repas si gaulois que bientôt résorbé en karaoké. « *En attendant viens danser* », invite Bontaz, avant d'entonner l'« Internationale » avec une paillarderie ironie qui soudain le dénonce. On se repasse alors le film avec cela en tête, comme on reverrait *Soupons* en se disant que Cary Grant a vraiment prémédité de tuer son épouse. Tout devient clair. L'émotion de Bontaz s'enquérant de la vie impossible d'un

ouvrier chinois, dont le très bas salaire est précisément ce qui a motivé la délocalisation, est pure hypocrisie. Sa jovialité continue n'est que le stade ultime du cynisme. Nous cherchions désespérément Monsieur Arkadin, il était là, devant nous, absolument victime et absolument coupable.

F.B.